

Académie de Béarn



Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau
www.academiedebearn.org

Bulletin de liaison janvier 2024

La lettre qui relie les Académiciens

Vœux du président

La chose est un peu rituelle, nous l'admettrons, mais ce premier bulletin de l'année 2024 se doit de commencer par la formulation des vœux sincères adressés à nos confrères Académiciens et Académiciennes qui forment notre communauté de référence, de contacts et d'échanges tout au long des l'année. C'est ensemble en effet que nous avançons, construisons, faisons vivre cette belle institution désormais centenaire.

Vous me direz, au fond ce n'est pas beaucoup. En effet et pourtant cela l'est. C'est à notre mesure. D'autres pourront revendiquer un plus long lignage et nous-mêmes nous rattacher à l'Académie du XVIII^e siècle dont le professeur Desplat a si plaisamment fait l'historique, mais cent ans entre 1924 et 2024, c'est aussi une séquence temporelle dont les événements historiques ont bouleversé notre société et le monde plus qu'aucune autre.

Les hommes et les femmes de cette Académie naissante vivaient dans ce qu'on appellera : « l'entre-deux guerres » sans le savoir, la première les avait épuisés et la volonté de rebâtir un nouveau monde les habitait sans doute et les menaces à venir n'étaient pas encore perceptibles. Ils étaient contemporains de la mort de Lénine, et du stalinisme commençant, ils connaîtraient la montée des fascismes en Europe, l'exposition des arts décoratifs à Paris, le triomphe de Charlie Chaplin au cinéma et de Joséphine Baker aux Folies Bergères, et aussi le Jazz déjà dans les cabarets parisiens.

SOMMAIRE

- 1 Vœux du Président
- 3 Vie de l'académie
- 6 Une figure académique : Charles de Bordeu
- 16 Sur un tableau d'Edgar Degas
Patrick Voisin
- 22 « Jusqu'à quand le seigneur ? »
Jean Casanave
- 23 Le terreau de la fraternité
Thierry Moulonguet
- 25 L'odeur du billet de banque
Etienne Lassailly
- 26 Lectures : qui écrit aujourd'hui le roman national ?
Marc Bélit
- 30 Distinctions
- 32 Nécrologie

En France c'était la victoire du Cartel des gauches, c'était aussi le moment où se créa la Compagnie française des pétroles future Total, le moment où Pau vibrat encore des derniers feux de sa colonie anglo-saxonne, la ville avait son Golf, son Cercle Anglais et ses habitudes mondaines, c'était l'époque où Borotra et Lacoste étaient tout en haut du Tennis mondial et les sports étaient goûtés par l'élite du temps, c'est aussi la date à laquelle André Breton publiait le Manifeste du surréalisme et celle où le physicien Louis de Broglie publiait ses recherches sur la théorie des Quanta, enfin c'est l'année où le journal parlé était diffusé depuis la Tour Eiffel. C'était aussi le temps où les avant-gardes périmeaient les Académies.

Paris/Béarn et retour. Nos Académiciens avaient sans doute tout cela en tête et néanmoins, ils eurent à cœur de créer malgré tout une Académie en Béarn qu'ils nommèrent : de Béarn. Voulaient-ils se replier sur les valeurs humanistes au aider leurs contemporains à entrer plus fortement dans le siècle ? Les deux peut-être. Nous aurons à y réfléchir.

On peut spéculer longtemps sur la chose, mais elle nous oblige. À voir ce qu'ils firent entre 1924 et 1930, on se rend compte que tout est esquissé et entrepris d'une aventure qui conduit jusqu'à nous.

Au fond, pour nous, la chose est simple, il faut nous montrer à la hauteur. Nous en avons l'ambition, les moyens et la volonté.

Mes vœux sont aussi simples : je vous souhaite collectivement le courage, l'amitié et la fraternité pour mener ce grand projet durant une année entière et au-delà, pour renouer et renouveler un pacte avec la terre de Béarn, ses gloires et ses méconnus et avec le monde tel qu'il va. Le livre que nous sommes en train d'écrire collectivement va nous en donner l'opportunité. Ainsi nous montrerons à tous ce qu'est cette Académie devenue héritière d'un si beau projet et ce qu'elle ambitionne pour l'avenir. Conduire cette entreprise en cette année 2024 est ma seule ambition.

Marc Bélit

VIE DE L'ACADÉMIE



Vue de la table des débats

Les membres de l'Académie de Béarn ont été tenus informés du détail de la dernière assemblée générale qui a vu la reconduction du Président Marc Bélit et de son bureau pour une durée de trois ans. Le compte rendu détaillé a été communiqué à chacun, il n'est donc pas utile d'y revenir sauf à publier quelques images de cette belle réunion qui a montré combien les Académiciens ont su se rassembler sur un nouveau projet en continuation de l'ancien et dont nous vous proposons à nouveau de prendre connaissance des grandes lignes programmatrices de cette année 2024 qui en sera le premier temps fort.

Projet pour l'Académie de Béarn (2024 - 2026) développé par le Président

Le Président développe le projet qu'il ambitionne pour l'Académie pour les années à venir, comment elle doit se positionner dans le champ culturel où elle évolue et ainsi asseoir sa légitimité et son utilité sociale. Il indique que, seule la qualité culturelle de ses productions et de son image gagneront l'intérêt de nos contemporains.

La tenue à jour du site est bien sûr indispensable. Les grands rendez-vous publics autour de nos conférences et intronisations au Parlement de Navarre le sont également. La publication de notre bulletin et de la Revue doit par ailleurs être poursuivie. Il ajoute que nous devons tendre à la liaison entre cette publication et notre travail au long cours au moyen de nos « conversations académiques » afin que notre revue ressemble vraiment à une revue communicable au-delà de notre cercle.

L'angle proposé n'est pas celui de la communication d'expert, mais celle d'hommes et de femmes de bonne volonté qui réfléchissent en humanistes et dont l'avis présente un intérêt au-delà du cercle qui la compose.

Il conclut en disant que c'est dans cet état d'esprit que l'année du centenaire doit se placer : « publiante » : un grand livre du centenaire, décernant un prix Littéraire comme en 1924, « communicante » en se démultipliant en région Béarn et en faisant revivre les figures qui ont fait l'Académie pendant cent ans, festive grâce à la commande musicale, et enfin « colloquante » avec l'idée de faire un grand colloque au château de Pau autour du vin comme « marqueur » culturel de notre territoire et au-delà comme rencontre de la culture au sens littéral (ici le savoir des vignerons quant à leur terroir) et au sens de la « cultura animi » (la culture de l'âme béarnaise) dont par ailleurs Charles de Bordeu développe un peu plus loin les caractéristiques..



Vues de la salle des débats (photos P.Peyré)

Centenaire : mise en œuvre du prix littéraire et des manifestations en Béarn

Lancement d'un prix littéraire de la nouvelle

1. Patrick Voisin donne à l'assemblée les dernières nouvelles du « Prix Marguerite de Navarre de la nouvelle » et précise que 14 candidats sont actuellement déclarés, dont Claire Castillon chez Gallimard et Sophie Marceau chez Seghers. La Présidente d'honneur du jury est Paule Constant.

Etienne Lassailly donne des indications sur les animations décentralisées en Béarn où en partenariat avec les municipalités, les communautés de communes leurs institutions culturelles et leurs acteurs locaux, la rencontre est organisée avec l'Académie en vue de mettre en valeur les « figures » locales qui furent aussi membres de l'Académie de Béarn.

- **Orthez** le samedi 10 février 2024 à 17h30 au théâtre Francis Planté : Pierre Lasserre, Francis Planté, Jean-Louis Curtis.
- **Nay** le mercredi 13 mars à 16h au Lycée Saint-Joseph puis à la Maison Carrée : Georges Saint-Clair, Simin Palay, Paul et Gaston Mirat.
- **Oloron** le Samedi 13 avril à 17h30 à la villa Bedat : Louis Barthou, Tristan Derême, Paul de Lagor et Guy Ebrard.
- **Lembeye** le vendredi 31 mai à 17h30 à la mairie : Joseph Peyré, Jacques-Amédée Doléris et Aloys de Laforcade.
- **Mourenx** (la date n'a pas été fixée) : Charles et Henri Moureu, Charles de Bordeu et Maurice Plantier.
- **Morlanne** le samedi 7 septembre à 17h au château de Morlanne : Raymond Ritter et Pierre Bourgeade.
- **Pau** autour de E.Gabard, les peintres Castaing (programme en cours)

Autres projets en cours :

2. **Création d'une œuvre musicale** commandée conjointement par l'Académie de Béarn et l'OPPB au compositeur Philippe Hersant, qui sera donnée à Pau à partir du 22 novembre 2024.
3. **Colloque à Pau au château sur le vin comme marqueur culturel d'un territoire** (sept 2024)
4. **Publication du livre du centenaire en cours du premier semestre 2024.**

UNE FIGURE ACADÉMIQUE : CHARLES DE BORDEU

Charles de Bordeu, gentilhomme campagnard et écrivain

Béarnais de vieille souche, Charles de Bordeu est né le 9 février 1857 à Izeste

Son arrière grand-oncle) Théophile de Bordeu (1722-1776) fut, dit-on, le « Voltaire de la médecine ». L'enfant quitta à neuf ans sa vallée d'Ossau natale pour s'installer avec sa mère à l'abbaye laïque d'Abos, un vieux petit manoir trois fois séculaire. Après s'être inscrit à la faculté de médecine de Paris (1875), après, aussi, quelques voyages et séjours à Bordeaux et Toulouse, le jeune homme revint en Béarn en 1885 pour y vivre une vie de gentilhomme campagnard et se consacrer à la littérature.

Grand ami de Francis Jammes, du peintre Charles Lacoste et du musicien Henri Duparc, Charles de Bordeu fut maire d'Abos **(1908-1912)** et juge de paix suppléant. Parmi ses œuvres, on trouve : *Le Dernier Maître* **(1889)**; *La Terre de Béarn* **(1922)**; *Le Chevalier d'Ostabat* **(1902)**; *L'Aède* **(1906)**; *L'Inquiétude antique* **(1906)**. Il est l'un des vingt fondateurs de l'Académie de Béarn. Charles de Bordeu décède en 1926 à Abos.



Charles de Bordeu et son ami Francis Jammes

L'ÂME BÉARNAISE

Discours prononcé par M. Charles de Bordeu à la séance annuelle de l'Académie de Béarn, en 1925.

Mesdames,
Messieurs,

L'Académie de Béarn me confie la tâche délicate de vous entretenir sur l'âme béarnaise pendant quelques instants. Il s'agit de plaire à d'aimables hôtes par un éloge de nous sans fadeur, et selon un examen de conscience qui soit sincère et séant ensemble, je veux dire sans rigueur indiscrete...

Croire en nous-mêmes afin de séduire, je pourrais m'en tenir à ces deux traits de notre figure authentique, et le panégyrique serait tout fait. Mais combien de braves gens en sont là, dans notre bonne France, sur cette vieille terre par excellence de l'envie de *paroistre* ? Tous là-dessus de même paroisse, cet esprit se révèle chez nous dans ses nuances et nous nous flattons à notre mode, selon des façons de sentir, des airs de dire, et une intime naïveté de penser qui nous sont plus particuliers et qu'il faut marquer mieux...

Un peuple de paysans

Allons faire, au hasard de nos pas, une promenade hors de la ville... Ce sera comme vous l'aimerez, par les villages qui voisaient sur les rives du Gave ou vers l'Ossau pastoral, dans l'une ou l'autre des vallées heureuses qui rayonnent des Pyrénées pli par pli, ou sur ces coteaux feuillus de Noarrieu, de Balansun et de Castétis, dont les noms sonnent tels que ruisseaux d'une eau vive, dans les poèmes de Jammes.

Nous aurons partout la bienvenue I... De même dans les hameaux fortunés d'Aubertin, Gan, Saint-Faust, Monein, Lucq... Une légende y a cours... Trois bons saints, descendus un jour du Paradis, on ne peut dire quand, dans les temps, mais sans doute au plus beau de quelque automne somptueux de chez nous, aux vendanges coulantes, s'arrêtèrent sur ces nobles collines...

Ils admirèrent la grandeur des sites, la douceur bleue de l'air, l'aménité des humains... Ils bénissaient, en passant près d'eux, les jouvenceaux et les pastourelles commis à la garde des troupeaux qui tintaient indolemment des clochettes et vaguaient en songeant... Ils soupesèrent des fruits dans leurs paumes... Les branches en rompaient dans les vergers...

Quant aux vins qu'on sait ruisseler toujours des pampres accablés sous les grappes, en ces coteaux heureux, les trois saints voulurent les consacrer comme dignes de toutes les noces de rois, celles de Cana réservées seules... Les chants des vendangeurs et vendangeuses, élevés en violiers joyeux, venaient à la rencontre l'un de l'autre s'unifier sur ces vallons comme l'action de grâces de l'homme et comme la voix de la terre... Les bois, les clos, les eaux vagabondes, les prés tels que des cloîtres verts et fleuris, chacun dans son enceinte de chênes, leur parurent un reste du vieux jardin, un lambeau d'Éden bien abrité, contrits seulement qu'on y mourût. A regret de ne pouvoir demeurer, saint Faust, saint Girons et saint Vincent se partagèrent avant de regagner le ciel ce royaume... Ils le tiennent paternellement sous leur nimbe, depuis ce jour béni...

Il n'y a pas chez nous beaucoup de légendes... Les sombres, les mystérieuses ou les sanglantes, comment auraient-elles pu germer en ce Béarn doux et lumineux, sortir de nos annales paisibles ? Ce devait être terroir à fabliaux, propice à des contes rieurs et légers, aux propos de saveur... Les propos s'épanouissent toujours, un peu rougeauds, sonnante drus souvent et fleurant un peu fort, sur la bouche des bons buveurs béarnais. Les contes sont oubliés ou délaissés, ainsi -que les fuseaux domestiques et comme beaucoup d'autres bonnes choses, qui se transmirent et se dévidaient d'âge en âge, avec le lin, la laine filés des quenouilles, par les lèvres des filandières disertes. Mais nos foyers se sont faits savants !...

Notre langue y reste d'ailleurs honorée. Et nous l'aimons farcie de proverbes, confite en suaves expressions... La sagesse y pourra paraître un peu courte, d'esprits qui se limitent forcément au cercle du clocher de leur village dans leur action et leurs vues, sensés et gais pourtant. Mais dans ce cercle au petit rayon l'on observe les vrais visages des hommes, et l'on apprend sans sortir de là bien des choses, les unes fondamentales et partout justes, les autres plus strictement de terroir... Ainsi, toute une science en dictons ramassée, sur les faveurs des saisons, les présages ou les traîtrises du temps, sur les façons à donner au sol, les moments des semailles et les exemples variés des années, sur les vertus des plantes utiles dans le cas de fièvres ou d'accidents —pour les autres, à quoi bon s'y arrêter? — sur les mœurs des animaux de nos bois, c'est Pécore des champs!...

La créance est en ces dictons restée grande, chez ceux même qui ont pris les lumières modernes. Quant aux anciens, — l'on en trouve encore qui n'ont pas accoutumé de lire, — tel d'entre eux énonce en hochant la tête quelque adage selon le ton et l'esprit d'un contemporain du vieux Caton, sentenciant d'après le *mos majorum*, l'expérience des âges...

Nous sommes un peuple de paysans, a dit très justement Pierre Lasserre, et nous voilà classés : gens donc de tradition jusqu'aux moelles et attachés à nos us, à toutes les nourritures héréditaires, au sol, à la maison, même quittée... Hélas, combien s'en vont malgré cela du village !... Mais je n'ai pas dessein de m'étendre sur un mal infiniment dangereux, contre lequel il est plus facile de discourir avec éloquence que d'agir avec efficacité. La cause profonde en est dans l'orgueil, et dans la contagion de proche en proche

étendue, de prendre le plaisir pour le bonheur. Il faut la voir aussi dans l'instinct très naturel et si décevant pour tant d'hommes, utile et fécond chez quelques-uns, de s'évader par le désir et le fait, en leur bel âge surtout, vers une existence plus lucrative et facile et présumée supérieure, par des chemins qui se sont faits trop commodes. L'erreur est assurément lamentable, mais la vanité y trouve son compte, et tel qui n'y donna point en son temps s'y jette pour ses enfants en aveugle... Cependant bien des transfuges de nos foyers leur gardent une amitié nostalgique et par où plus d'un sera ramené, après fortune faite. Au premier coup d'œil, ces esprits volages semblent des esprits pauvrement *neutres* et farcis de choses de pacotille, mais ils conservent le pli familial. Ces cœurs facilement aventureux, légers et oublieux, ingrats même, demeurent liés par quelque fibre intime à ce sol qui nous fit tous à lui, laboureurs et bourgeois terriens, gentilshommes, et jusqu'aux citadins !

La maison et le maître

Entrons, sur ces coteaux familiers, dans quelque maison sise en beau lieu. C'est la capitale d'un petit royaume, bien gouverné et complet en soi. Si nous trouvons le maître à son seuil, il nous tendra la main dès l'abord, pour peu qu'il nous connaisse, à moins qu'il ne s'excuse sans embarras sur ce qu'il garde aux doigts de la terre ; et c'est avec un sourire aisé qu'il répondra en levant son bonnet au salut qu'on lui donne...

Nous prendrons cet homme à l'âge moyen, alors que son expérience est parfaite et son langage mûr, parfaite aussi la bonne opinion de lui-même qu'il entend faire emporter de chez lui. Nous le prendrons sans souci fâcheux, en ses bonnes affaires. L'ampleur et la tenue de ses états importent à ses yeux comme à ceux du voisin pour accomplir, pour faire épanouir, du cœur et de l'estomac sur sa face, l'estime juste de soi... Entrez ! Vous désobligeriez ce digne 'homme à ne point vous asseoir... Prenez place à ses *Lares*... C'est le nom que porte chez nous le foyer... Et cependant les verres s'apprêtent...

Ce qui vous séduira tout de suite, c'est son autorité débonnaire et l'air de sa maison. Point de rudesse, sauf exceptions rares, dans le commandement ni le geste, quoique cette autorité soit maîtresse. Ce chef de famille admet sans peine les représentations et conseils dans les débats, grands ou sans importance, où tous les siens sont intéressés, mais c'est lui qui décide ! Et alors même, le cas se présente, où notre homme va, vient, examine, se détermine, agit, n'agit point par ses propres lumières, mais sous l'habitude ou sous le charme, sous la contrainte ou sous l'aiguillon d'une ménagère très persuasive; d'autres fois, le cas est fréquent encore, d'après les raisons d'un fils qui a grandi, héritier présomptif déjà sûr en ses vues; l'honneur reste sauf; l'apparat du pouvoir, le refus à motiver, le marché à conclure, le frappement dans les mains, tous décrets à promulguer au dehors restent le fait du maître...

C'est que les familles sont demeurées fermes en une affectueuse cohésion, et que la race est douce. Assurément on verra chez nous, d'aventure, le rustre cupide et sans merci, — où n'y a-t-il pas des rustres — en qui tel écrivain qui s'est cru fort en pensant sale ou noir, prétend réduire le paysan de France. Et peut-être un butor nous regarda passer, qui répondit à notre salut par un bonjour des plus secs ou un grommèlement d'humeur sauvage, l'œil de travers baissé vers la terre et le sourcil aiguilleux. Pour notre hôte, il est venu à nous la main ouverte et, l'on peut croire, le cœur sur la main !... Il sort maintenant de son cellier, nanti du meilleur vin de sa réserve, il nous veut faire honneur !... Ici, je conseille qu'on se méfie...

Il n'a pas du tout l'esprit d'avarice, mais il l'a malicieux. A l'épreuve qu'il est de son breuvage, par science acquise et grâce d'état, depuis ses jeunes ans, ne vous flattez pas de lui tenir tête, à moins d'être ainsi que lui un rural fortifié aux mêmes habitudes, et si vous n'avez pas plus d'une fois, en houseaux de cuir et souliers ferrés, traversé des nappes d'ajoncs épineux à la suite des chiens, en buvant l'air vital par ces rudes collines, si de retour au gîte, vos narines et votre estomac ne se sont ouverts voluptueusement aux arômes du potager béarnais, mijotant dans une marmite paysanne...

Votre homme se fera disert dans ses propos, en vous versant à boire... Avec mesure, avec discrétion, je dis quant au discours, avec une finesse de flair à pressentir ce qui peut déplaire, qui est instinctive et dressée ensemble pour passer à côté, habile à écouter, subtil pour vous répondre avec une flatteuse déférence, et vous laisser content... Mais pour son élixir, prenez-y garde ! Il aime de pousser là-dessus les gens, car cela le flatte dans son état... Que si vous vous laissez émouvoir, ne prenez point mal le demi sourire, la moquerie discrète en passant, de la maîtresse de la maison qui a mis sur la table la nappe blanche, ni l'étincelle allumée soudain dans les yeux rieurs de la jeune fille assise en silence auprès de l'âtre, ou vaquant, avec une grâce rapide, à ses soins de ménage...

J'ai vu par-là de belles familles. Il en reste, d'un caractère imposant, sous leur chef patriarcal. C'est lui qui les tient unies et vivaces, sous son commandement tempéré. L'obéissance est consentie des enfants. Il la rend facile aux serviteurs, quoique bon nombre, depuis quelque temps, se laissent gagner à une arrogance trop commode à prendre par contagion, et qui attaque la bonhomie naturelle. Encore ceux-ci, gens de notre sang, d'humeur très libre et légers aussi, prompts à se cabrer, forts sur leur droit, c'est du moins ce qu'ils disent, se laissent-ils ramener souvent par une parole amicale ou par simple mobilité dans l'esprit. Ils ont de plus un sens très alerte à saisir quel est leur intérêt du moment, et dans le fond, jusqu'en ce haut état de nous-mêmes où nous nous plaisons tous, le respect d'un maître qui est bien assis. C'est ce qui rend l'envie plus molle ou plus souple, et l'orgueil moins tendu...

Mais il faut faire quelque portrait de notre homme... Jean de Béarn est bâti en force. Le plus souvent un peu courtaud, mais trapu. Né cependant agile et nerveux, il aurait pu faire en

son jeune temps, et aussi bien l'un que l'autre, un cavalier formé de bonne heure à talonner les juments rapides sur les chemins des pacages, ou un infatigable fantassin. Les légionnaires de Scipion ressemblaient peut-être à nos Béarnais, forts d'encolure et souvent hâlés comme les talus de leurs clos, à l'épreuve des intempéries et des marches et vaillants par-dessus... Latins de type, ils le sont d'esprit et à moitié de parler. Tel vieux paysan à face rasée, grand et digne comme j'en vis plus d'un, figure vraiment par le sérieux des manières et une sorte de hauteur très simple, mais imposante dans le langage et le ton, par l'attitude et la gravité dans le commandement à son entourage comme dans la détente du repos, ce que nous nous imaginons d'un consulaire revenu dans ses champs, d'un Camille ou d'un Cincinnatus...

Les hommes et le climat

Je ne méconnais pas que la douceur d'un climat unique en ses séductions dans ses jours caressants infirme un peu l'énergie latine. Ainsi se tempère la gravité, l'âme paraît mobile et nuancée et le portrait se complique... Il y a des jours, et qui ne le sait ? ... où ne rien faire est le premier charme, car la volupté est dans l'air ; où quoi qui vous retienne ou vous presse, il faut sortir, sans autre raison ; le temps n'a pas d'autre valeur que sa grâce, tant la lumière, la terre et les eaux s'unissent en une harmonie trop dormante; et de là, dans la grandeur des tableaux, la noblesse des lignes, s'épanche un vrai philtre que les yeux boivent et qui envahit l'être par tous les pores, un sortilège de splendeur souriante où l'on oublie d'agir dans le charme et presque de penser...

Le climat du reste a ses soubresauts, tout comme le Béarn a des cantons âpres et ses monts d'où tombe une ombre austère. Le paysage, en ses étendues, est trop grand pour n'avoir pas surtout grave aspect dans son eurythmie souveraine. Et quoique l'homme le regarde peu, — l'homme des champs ne contemple point la nature et plus d'un citadin la comprend mal, — il en reçoit le sceau dans sa chair... Un soleil brûlant tombe sur les talus de ses vignes, sur les versants d'un sol dur au soc, plus compact et dur pour le boyau, dans ses veines d'argile... Le vent de mer, charrieur d'ondées froides, balaie la plaine impétueusement et l'inonde en pressant la fuite des nuées... Les nuits d'hiver sont souvent glaciales, et les orages nombreux de l'été grondent au loin, menacent, s'abattent et font ahaner le faneur... Parfois tel jour, qui est né dans l'éclat d'une aube et d'un ciel immaculés, s'éteint dans le plus morne crépuscule. Comme tel autre, éclos nébuleux et mouillé, s'en va dans des splendeurs d'apothéose...

Ces changements subits, assez âpres, composent au corps de l'endurance. Et la vie rustique a ses disgrâces, par où elle façonne à la prévoyance et tempère de quelque souci la gaieté. Voici pourtant le fond de la race avec l'esprit narquois... Un Béarnais allie à merveille, en souriant, l'épanchement et la réticence, l'indépendance avec la souplesse, et la bonne humeur avec la prudence en éveil, l'habileté dans les marchés et affaires avec l'honnêteté

qui est séante... C'est une science qu'il prend de naissance et qu'il fond, comme il est naturel, dans la parfaite estime de soi...

De là vient qu'il est parfois mal jugé, mais il faut le comprendre. Et puisque nous sommes chez nos paysans, en qui s'accusent avec plus de force, dans leur relief et leur naïveté pittoresque, tous nos traits de famille émoussés dans le monde et corrigés là par l'éducation, par un souci plus délicat de l'honneur, ou tout au moins voilés sous les formes d'une politesse mieux exercée, voyons-les tels qu'ils sont... Par exemple, ne soyez pas scandalisé, — le monde en voit bien d'autres ! — que tel coureur de foirail, trafiquant en bestiaux, passe allègrement à son voisin et s'il le faut à son propre frère, avec un notable bénéfice, la paire de bœufs qu'il eût gardés, s'il n'y avait pas découvert soudain quelque tare inaperçue par mégarde et révélée à l'usage... Ce qu'il en fait, c'est moins pour le gain que par une conscience professionnelle, car il sait son métier, parce qu'une affaire bien tournée l'amuse et le pose en valeur, enfin pour le plaisir et pour l'art. Et le voisin, expert aussi dans ses causes, ne lui en voudra pas trop ! Ils s'en expliqueront un jour ou l'autre et le verre à la main. Ce sera sans aigreur !... Le gagnant n'a fait qu'appliquer ainsi, le perdant eut tort d'oublier ce proverbe ; à sa place dans tous les différends, que *c'est affaire au bon chasseur de rader, au lièvre de ne se laisser pas attraper...* Ce même adage, — il fut fait d'ailleurs tout exprès pour elles, — invite indulgemment les innocentes à se sauver des galants...

Courtois mais faux !... C'est un autre proverbe... Il ne vient pas de chez nous... Que cette accusation est massive, et cet adjectif asséné lourd !... La perfidie ? l'hypocrisie savante et méchante ? l'art du mensonge et du piège ?... Non ! nous n'y atteindrions pas ! Il y faut une profondeur d'esprit noir qui ne fut jamais nôtre, une suite dans l'intrigue et l'effort que nous trouverions vite fatigante et une habileté dans les moyens qui dépassent tout ce que nous savons en ce genre. Notre péché est de compliments, et rien d'autre, dans le goût de Philinte, et qui peut s'y tromper ?... Où voit-on que des paroles aimables et les assurances sans hyperbole d'une engageante amitié, ne soient pas reçues comme on vous les donne, c'est-à-dire avec l'air d'y croire et le sourire qui rend ?...

Nous sommes sociables et bien disants, fort obligeants, quand il n'en coûte pas de rien moins ou à peu près que la vie, et tout le monde l'accorde... A parler vrai, cette aménité de langage et cette facilité de manières échangées entre nous vont-elles sans bonté ? Les relations sont chez nous sans morgue et conséquemment sans servilité, de par le naturel, de par aussi la médiocrité des fortunes, qui rend plus sensible à chaque instant le besoin que nous avons les uns des autres et, je le crois aussi, selon une vieille habitude de liberté passée dans notre sang, car le Béarn fut libre !...

J'ai dit comme les familles sont restées fortes. Du père à ses enfants, de l'époux à sa femme, la tendresse est réciproque et certaine, et l'effort de tous s'unit sans contrainte, pour le bien, l'honneur de la maison... Lorsque le chef a disparu, qu'il faut se partager l'héritage,

ceci se fait souvent de bon accord ou suivant sentence d'arbitres choisis, avec une équité conciliante ; et s'il s'élève des récriminations et des plaintes, cela arrive aussi, si les cadets se disent lésés par l'aîné, si l'aîné trouve sa charge trop lourde et ses frères et ses sœurs trop montés sur le prix, dans la cession qu'ils lui font la plupart du temps de leurs droits, si la dispute devient quelquefois vive et longue, la colère s'évapore surtout en paroles, et la rancune a peu de durée. Elle n'est pas dans notre esprit juste au fond, dans notre cœur sans passions violentes...

J'ai vu parfois de belles idylles éclore dans une honnête liberté, par un penchant tranquille... Les unions sont nouées le plus souvent d'après l'équivalence des biens, cependant sans qu'il soit pesé sur les cœurs. Il arrive aussi plus d'une fois qu'un jeune homme et une jeune fille, qui ont grandi ensemble et à côté, se disent qu'ils ne peuvent faire mieux que de s'unir ainsi qu'il est juste, et que leur bonheur étant l'un en l'autre, ils n'ont pas à chercher plus loin leur fortune ; qu'il faut la déclarer sans plus attendre et s'assurer dans leur vie... Le pacte s'est scellé à leur moment, l'accord est doux tel qu'il fut prévu, et il n'y a point la plupart du temps de traverses, car la raison préside aussi à ces choix, avec une exacte connaissance et l'amitié bien fondée...

Nouste Henric

En fin de compte, ne fait-il pas bon vivre avec nous ?... Je n'ai point celé des défauts choyés, ni exalté au-delà du vrai, il me semble, des qualités très sortables. Saluons-les donc, et nous avec elles, dans l'homme qui les a incarnées toutes, en son grand sens solide et sa grâce, avec, un éclat définitif...

Nous nommons tous du cœur Henri IV... Il a joué à côté d'ici sous les arbres, roulé sur la pente de nos vallons. Il a couché comme les « paysanneaux » sur la dure, et mangé leur pain bis, monté à cru les juments lâchées sur les gazons des Saligues, et ri sans doute, de ses dents précoces, à quelque belle amie peu sauvage... N'est-ce pas ici que humant l'espace et les doigts noués sur sa jeune épée, sur les chemins montants des collines, au-devant des exploits prochains, la poitrine dilatée par le cœur, il vit poindre son étoile royale ?... Il y aura gagné le goût du terroir et la volonté de prendre la Fortune à la course, ou s'il fallait, au filet, le sens de la patience et de l'effort, du sol à retourner par des victoires, sans regarder à la peine, et l'amitié aussi du laboureur... Ainsi, par bénéfice de nature et de bonne nourriture rustique, comme nos pères disaient, il releva, Dieu aidant, les ruines dont la terre de France était obstruée, et se fit un grand roi...

Nous nous mirons en ce prince aimable. Génie compté, et le sien fut grand, mais non de cette hauteur qui subjugue et qui anéantit la comparaison, voilà notre cher sire :

Il fut des Béarnais le modèle et le père,

à plus d'un titre en effet... Nous relevons en sa bonhomie notre courtoisie proverbiale, en son esprit ce que nous avons de finesse, en son grand sens de politique souriant et souple autant que profond, notre habileté un peu fusante en ses détours aisés. Ainsi haussons-nous en sa personne une imagination plutôt stricte et un génie mesuré...

Génie fécond d'ailleurs et facile ! J'aurais à énoncer bien des noms, des œuvres déjà grandes ou grandissantes, en tous champs d'action et de pensée. Il est à remarquer que nos compatriotes, un peu indolents chez eux, satisfaits là d'un petit bien-être et d'un petit état de repos, étonnent dès qu'ils se sont transplantés. Leur activité en est décuplée, leur esprit étincelle ; ils font face à tout ce qu'ils entreprennent, aux difficultés et aux exigences, aux plus héroïques et durs travaux : saluons ceux qui prirent le plateau de Craonne !...

Ce génie n'a-t-il pas à grandir ?... Si imposante que soit déjà l'œuvre, il me semble que ce que nous avons accompli, savants, hommes d'État et artistes divers, écrivains et poètes, n'est qu'un essai de nous-mêmes, la promesse ou le présage assuré de quelque enfantement souverain, et qu'une terre si illustre et si belle mérite son interprète royal... Voici ce que j'écrivais récemment d'elle à propos de Platon. N'ayez pas peur !

« N'est-ce pas ici qu'il le faut lire et Virgile avec lui, et cette Mireille que souvent je m'imaginai voir éclore et courir, par nos prairies béarnaises, à quelqu'autre Vincent, tout ce qui est simple et pur ?... La splendeur tempérée des Dialogues s'apparente, selon l'affinité dans le sublime, aux lignes simples et grandioses de ces campagnes, ordonnées suivant le plaisir des yeux pour le charme de l'âme, tant la beauté en est eurythmique et la majesté calmement sereine... Quand la lumière, comme il arrive aux beaux jours, enveloppe la terre matinale et semble entrer en elle par tous ses pores, jusqu'aux sources des eaux, cette lumière est si belle qu'elle s'unit à l'intelligence. À tout le moins, elle sollicite. Elle propose la contemplation, royale et familière à la fois, par où l'on prend possession du monde en s'adaptant à ses harmonies... La contemplation est persuasive. C'est donc sans effort que l'on s'élève, ainsi qu'il est voulu dans le Phédon, de l'admiration dans l'allégresse vers la raison la plus magnifique qui puisse se trouver pour chaque chose, comme à celle qui est vraie ! Et comme y convie Diotime encore, en cette fin du *Banquet* dont la sagesse paraît inspirée, on croit voir, et j'en fus ébloui plus d'une fois, à cette clarté des grands jours calmes, une splendeur dont leur effusion n'est que l'ombre se superposer devant l'œil de l'âme, aux formes sensibles leur idée mère et la Beauté à soi comme élément... Voilà vraiment ce qui transparaît et qui m'a ravi souvent le cœur, à la lumière dont elle est aimée, devant cette beauté de ma terre. Je n'y vis point de nymphes attiques, encore que je n'en serais pas étonné. Ces beaux lieux les appellent... Mais, par instants, près des eaux très pures et sous les feuillages inclinés du bord, avec la face aux graves yeux de Cybèle, le sourire de Vénus Uranie. Vous penserez avec moi, sans doute, que ce noble sol, ses grands sites et ses grands souvenirs, nos traditions, nos foyers, la splendeur et la douceur de la vie appellent leur Mistral, leur Lamartine ou leur Chateaubriand... Je finis sur ce vœu.

Sur un tableau d'Edgar Degas au musée des Beaux-Arts de Pau *Patrick Voisin*



Edgar Degas, Portraits dans un bureau (Nouvelle-Orléans) [dit aussi Un bureau de coton à La Nouvelle-Orléans], huile sur toile, 1873, 74 x 92 cm, musée des Beaux-Arts, Pau, France,

Degas, peintre emblématique des riches heures du musée des Beaux-Arts de Pau Faut-il encore présenter aux Palois et aux Béarnais Portraits dans un bureau (Nouvelle-Orléans) [dit aussi Un bureau de coton à La Nouvelle-Orléans], cette huile sur toile peinte par Edgar Degas en 1873 lors de son voyage à La Nouvelle-Orléans pour retrouver sa famille maternelle ? Le tableau dont s'enorgueillit avec raison la ville de Pau a été l'élément majeur d'une des salles du musée d'Orsay, à Paris, dans son exposition « Manet-Degas » du printemps 2023.

L'histoire du tableau de Degas

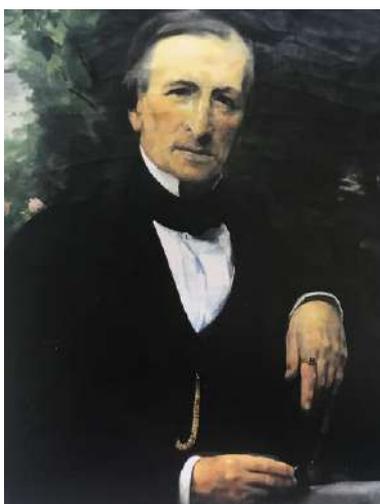
Notre propos n'est d'étudier la scène que figure ce tableau de Degas ou la qualité du pinceau du peintre, ni de le remettre dans le contexte socio-historique de sa composition, puisque cela fait l'objet d'un autre article déjà dédié à la Revue de l'Académie de Béarn. Il s'agit plutôt de voir ce qu'il représente pour Pau et le Béarn, car, bien qu'il n'ait aucune attache avec eux par le sujet traité, il est une pièce maîtresse des riches heures du musée

des Beaux-Arts de Pau. Et c'est plus du musée des Beaux-Arts de Pau qu'il sera question, le tableau de Degas en étant un emblème, comme peut l'être également, mais d'une autre façon et avec un autre sens, Naissance d'Henri IV d'Eugène Devéria, tableau et peintres directement connectés à Pau et au Béarn par le choix du peintre de s'y fixer et la représentation du bon roi Henri. Le tableau de Degas c'est autre chose et ce n'est surtout pas moins ! C'est tout un symbole de l'activité culturelle paloise à la fin du XIXe siècle.

Rappelons que depuis 1878 le tableau est la propriété du musée des Beaux-Arts de Pau. Il était pourtant destiné à un certain William Cottrill, marchand de textile à Manchester, ville prospère grâce à l'industrie du coton venant du Sud des États-Unis ; mais l'on sait que Cottrill, en raison de la Grande Dépression de 1873-1896, fut contraint à vendre tous ses tableaux et sa maison, en avril 1873 : il ne pouvait donc acheter cette toile. Degas présenta alors son Bureau de coton à la deuxième exposition des impressionnistes, le Salon des indépendants, à Paris, en 1876.

Or, ce tableau n'intéressa personne et c'est à la suite de son exposition à Pau, ville en plein essor culturel, qu'il resta au musée des Beaux-Arts de la ville ; le Bureau de coton à La Nouvelle-Orléans fut acquis par la Société des Amis des Arts de la ville de Pau pour 2.000 francs, par l'intermédiaire de Paul Lafond, un ami de Degas, alors que celui-ci en voulait 5.000 francs. Le musée bénéficiait d'une rente annuelle de 8.000 francs offerte en legs par Émile Noulibos, notable issu d'une famille fabriquant des textiles en coton ; acheter le tableau fut donc une manière de rendre hommage à ce généreux donateur.

Le tableau n'a cessé de voyager depuis son acquisition ! Parti de Paris, où on le trouve à l'adresse 11, rue Le Peletier en 1876, et ayant trouvé son havre définitif à Pau grâce à la Société des Amis des Arts, il est retourné à Paris pour de très nombreuses expositions. Mais, il est surtout sorti du pays et a parcouru le monde, ce qui révèle son importance dans l'histoire de la peinture française.



Joseph Auguste Rousselin, Charles Le Coeur, huile sur toile, 82 x 65 cm, don de Paul Le Coeur et de Mme Legrand au musée, 1910, musée des Beaux-Arts, Pau, France.

Charles-Clément Le Cœur

L'artisan de la venue du Degas et des riches heures du musée des Beaux-Arts de Pau c'est Charles-Clément Le Cœur, architecte arrivé à Pau en 1843 pour des raisons de santé.

Voulant oeuvrer à la création d'un musée pour la ville de Pau qui n'en avait pas et qui, selon lui, manquait d'une vie culturelle, il comprit que la fondation, la vie et le développement d'un musée reposaient et – faut-il l'écrire ? – reposent toujours sur l'aide généreuse des institutions officielles, c'est-à-dire de la municipalité et de l'État, mais aussi d'une Société d'Amis des Arts, intermédiaire entre la société civile et ces institutions ; c'est bien ce que l'on voit aujourd'hui avec de grands musées de province tels que ceux d'Amiens, Caen, La Rochelle, Lyon, Montpellier, Nantes, Orléans ou Tours.

Pour ce faire, il fonda, en avril 1863, la Société des Amis des Arts de Pau, qu'il présida de 1863 à 1871 puis de 1878 à 1879, avec l'assentiment du député-maire de l'époque Patrick O'Quin, du préfet Louis Guillaume d'Auribeau et de l'empereur Napoléon III lui-même, qui honora la Société de sa haute protection, fut son président d'honneur et lui attribua une subvention annuelle. L'objectif était clair : « propager le goût des Arts et favoriser la culture et le progrès au moyen d'expositions publiques et d'acquisitions d'objets d'art, choisis parmi ceux exposés » (article 1er des statuts).

Il n'existait encore aucune institution d'art tournée vers les arts plastiques à Pau ; l'Académie des Lettres, Sciences et Arts, fondée en 1721 et disparue à la Révolution, ne s'intéressait qu'à la littérature et à la musique. La route était donc tracée pour donner à la ville de Pau le prestige culturel qui lui manquait, à une époque où les étrangers affluaient et demandaient des événements culturels. Charles Le Cœur faisait le constat que pour ce public « l'intelligence trouve à Pau de bien rares aliments » ; et cependant il notait : « tout semble concourir à faire de notre ville un centre artistique et littéraire » (discours de 1864).

La Société et le musée

Charalambos P. Lipsos, avocat honoraire du barreau de Pau, originaire de Chypre et Béarnais d'adoption, artiste peintre et poète, mais surtout – au regard de la question traitée – président de la Société des Amis des Arts de Pau entre 2004 et 2022 et conseiller municipal de Pau délégué à la culture entre 1995 et 2001 – tout comme l'a été Charles Le Cœur dont il est un héritier de facto et dans l'âme –, raconte le travail de cet initiateur et précurseur dans l'ouvrage-anniversaire Le Musée des Beaux-Arts de Pau et la Société des Amis des Arts. Plus d'un siècle et demi de mémoire (Pau, Cairn Éditions, 2017). Et l'on remarquera que ce n'est pas le tableau d'Eugène Devéria, Naissance d'Henri IV, qui figure sur la couverture, mais le tableau de Degas, parce qu'il a une valeur emblématique pour la Société des Amis des Arts et le musée des Beaux-Arts de Pau.

Tout d'abord, le musée, fondé par la Société des Amis des Arts, s'installa au premier étage du Parlement de Navarre, et Charles Le Cœur en fut son premier conservateur. La quinzaine de tableaux récupérés sur les murs de l'Hôtel de ville et l'appel aux prêts de particuliers qui permirent d'exposer Canaletto, Chardin ou Zurbaran ne suffisant pas, Charles Le Cœur se trouvait devant l'une des responsabilités majeures de tout conservateur de musée qui se respecte : faire des acquisitions au plus vite !

Le moyen qui permit ce développement des collections fut l'organisation de Salons annuels de la Société des Amis des Arts, dès 1864, et l'acquisition d'œuvres exposées dans ces Salons, grâce à un système de souscriptions et de commandes de particuliers augmentant le fonds alimenté par les cotisations des membres. Dès la première année, entre le 17 mars et le 15 mai, sur les 245 toiles et sculptures présentées par 124 artistes et pas des moindres (Barye, Rosa Bonheur, Corot, Devéria...), 76 tableaux restèrent à Pau. Le mouvement d'un « hymne commun pour l'Art », comme le désignait Charles Le Coeur, était lancé.

Outre la générosité continuelle d'amateurs d'art, deux legs enrichirent encore les collections : celui du docteur Louis La Caze (mort en 1869) et celui de l'avocat Émile Noulibos (mort en 1875), dont nous avons vu que le Bureau de Coton de Degas lui devait de façon posthume son acquisition par la Société des Amis des Arts. Noulibos, de façon très novatrice, avait stipulé dans son testament que le musée devrait acheter des tableaux « qui portassent les caractères de leur époque, par leur style plus que par leur date » plutôt que « des médiocrités estimables de l'école classique ». Et, cinq ans plus tard, en 1869, le musée des Beaux-Arts de Pau rejoignit la liste des « musées de France » sur décision de l'État.

Cette notoriété attira depuis Paris les impressionnistes aux Salons de la Société des Amis des Arts de Pau : Boudin, Monet, Coignard, Renoir, Sisley, Courbet, Pissarro, Millet, Rodin, Toulouse-Lautrec, etc. ; les Palois Victor Galos et Eugène Devéria étaient chez eux. Et, peu à peu, à des prix raisonnables, la Société des Amis des Arts, le musée et la ville ont acquis des oeuvres devenues, avec le temps, des chefs-d'oeuvre. Charalambos P. Lipsos retrace en détails toutes ces acquisitions dans les pages 9 à 22 de l'ouvrage-anniversaire qu'il a coordonné.

Le symbole du Bureau de coton

Revenons au Bureau de coton de Degas, le premier tableau de l'artiste à être acquis par un musée de province ! Cette toile, qui représente quatorze personnages réunis dans un bureau de La Nouvelle-Orléans et faisant fonctionner une entreprise tournée vers le commerce mondial, ne symbolise-t-elle pas l'effervescence qui s'empara de Pau autour de la peinture et de la sculpture sous l'impulsion de Charles Le Cœur ? On peut en penser ce que l'on veut artistiquement, comme Zola qui ne l'appréciait guère, mais le Bureau de coton est devenu le plus célèbre tableau du musée des Beaux-Arts de Pau et il doit à cela ses voyages réguliers en France et à l'étranger.

Car, c'est bien grâce à la même effervescence que celle que l'on constate dans le tableau, mais autour de Charles Le Coeur et de ses successeurs (Ernest Picot, Paul Lafond, et surtout

Léopold Bauby) à la tête de la Société des Amis des Arts et/ou du musée des Beaux-Arts, que les tableaux peuplèrent, au fil des Salons, entre le XIXe et le XXe siècles – avec l'interruption des expositions durant les deux guerres mondiales –, les murs du musée de Pau qui devait dès lors trouver un siège plus grand et surtout moins froid et moins humide que le premier étage du Parlement de Navarre, « une cave » selon le peintre Narcisse Díaz de la Peña.

Le musée déménagea en 1881 dans un lieu provisoire, sous l'impulsion de Charles Le Coeur, mais il ne trouva son implantation définitive qu'en 1931, grâce à la décision prise en 1929 par Alfred de Lassence, maire de Pau, et au travail de Jacques Ruillier, architecte, de substituer un édifice neuf à l'asile qui faisait fonction de musée. Passons sur les péripéties, car des malfaçons et des réparations entraînèrent des fermetures entre 1942 et 1950. Grâce à Louis Sallenave, maire de Pau, et à l'État, le musée prit son long cours en 1953-1954.

Le devoir de mémoire et de reconnaissance

Cependant, Charles Le Coeur avait prévu que la Société des Amis des Arts qui avait acquis le Bureau de coton de Degas – entre autres chefs-d'oeuvre – devrait se battre pour ne pas être expulsée du musée où ont toujours eu lieu ses Salons ! Il écrit ces lignes prémonitoires dans son ouvrage Les institutions artistiques de la ville de Pau : « Dans le cas où l'existence de la Société serait compromise pour un temps plus ou moins long, que fera l'administration municipale ? Privera-t-elle la ville de ses expositions annuelles ? Acceptera-t-elle ou répudiera-t-elle l'héritage de la Société ? Les abandonner serait mal connaître les services rendus par la Société. » Car, continue-t-il, « la ville de Pau doit à la Société des Amis des Arts de Pau la création du musée, les dons et les différents legs qui sont venus l'enrichir ».

Charalambos P. Lipsos relate les épisodes successifs de la lutte qu'a menée et que mène encore, avec une nouvelle équipe, la Société des Amis des Arts afin que ses Salons continuent à exister, même si c'est sous de nouvelles formes, et pour que, surtout, la Société réintègre le musée, malgré l'évolution des institutions et des mentalités, à la suite de la décision brutale prise par la maire de Pau en 2008. Pourtant, bien qu'ils aient été mis à l'écart du musée, la Société des Amis des Arts et le Salon existent toujours.

Mais le travail de mémoire et de reconnaissance à l'égard de la Société des Amis des Arts incombe à la municipalité, puisque l'État n'est plus habilité à s'en occuper ; le musée des Beaux-Arts de Pau n'étant plus un « musée de France » comme à ses débuts, mais un musée municipal, c'est entre les quatre murs de la ville de Pau que résident l'équation et la solution à trouver pour que renaissent dans leur vigueur première le Salon et la Société des Amis des Arts, chez eux, au musée. Le nouvel élan donné récemment au musée de Pau ne peut oublier les deux autres données des riches heures de ce triptyque dynamique que constituaient la Société des Amis des Arts, le Salon des Arts et le musée des Beaux-Arts.

Qui considérera que cela fait partie d'un passé lointain – un siècle et demi ! – devra pourtant tenir compte du fait que l'Institut National d'Histoire de l'Art (INHA) a ouvert, en 2014, un

programme intitulé Les Sociétés des Amis des Arts ; celui-ci a pour objectif de contribuer à l'étude des sociétés qui se sont formées en France au cours du XIXe siècle et jusque dans les années 1960 dans le but de soutenir et de promouvoir l'art contemporain au niveau local ; certes, leurs structures administratives et les moyens qu'elles ont mis en oeuvre diffèrent, mais elles ont toutes eu pour ambition de rapprocher des amateurs d'art et de contribuer au dynamisme de la vie locale par le biais d'expositions et d'achats venant enrichir les musées de province ; une Journée d'études s'est ainsi tenue le 12 novembre 2018, à Paris, organisée par l'ApAhAu et développant, entre autres pistes de réflexion, ces deux orientations toujours d'actualité dans les grandes villes de province déjà citées : une Société des Amis des Arts a vocation à être un acteur du marché de l'art local et il revient au musée d'exposer les activités artistiques de cette Société.

Or, l'œuvre d'art qui a été choisie pour illustrer la présentation de cette Journée d'études n'est autre qu'une plaquette en bronze de Frédéric de Vernon, datée de 1901, rendant hommage aux Amis des Arts de Pau !

« Jusqu'à quand Seigneur ? » demande le psalmiste angoissé. Ps 89,46

Jean Casanave

« La bête humaine » ! Quand elle est majoritaire et qu'elle a l'appui des puissants, elle s'étale en écrasant tout ce qui la gêne. Quand elle est minoritaire et suspecte aux yeux de ses voisins, elle baigne dans le ressentiment, puis elle fait sauter le joug trop pesant.

La fin du 20^{ème} siècle a préparé l'explosion de toutes les minorités. A commencer par celles des peuples premiers qui avaient été laminés par la culture des nouveaux arrivants, jusqu'aux minorités grammaticales refusant que le masculin l'emporte sur le féminin.

En effet, quand une majorité de citoyens de par son poids et sa masse impose la norme sociale et culturelle, elle ne se rend même pas compte qu'elle engendre sur ses marges une société parallèle hybride, composée de toutes les minorités qui se sentent, à tort ou à raison, exclues de ce bien commun.

Ne supportant pas l'existence de ces verrues sur sa peau, la société établie parque ces minorités dans des réserves ou les détruit culturellement, si ce n'est physiquement.

Or, il arrive que des individus « hors normes » ne supportent ni l'exclusion, ni l'assimilation, ni la destruction. Pour faire entendre la voix de leur existence ignorée, ils lancent le cri de ralliement de tous les marginaux. Ce cri, devenu celui de tout un peuple, se décline en revendications politiques.

Malgré l'usage d'une langue commune, les imposants et les imposés ont une compréhension opposée des mêmes paroles.

La « terre » d'une culture industrielle n'a pas la même résonance que la « terre » nourricière des ancêtres. Dialogue de sourds, dit-on, traversé par le hurlement de douleur ou de rage.

Quand l'incompréhension ajoutée à la surdité dresse un mur de plus en plus infranchissable entre des communautés imbriquées, les revendications orales laissent la place aux actes violents.

Et ceux-ci génèrent des paroles devenues in/sensées pour les uns et les autres : terroriste ou combattant ?

Ajoutez à cela, le récit plus que bimillénaire d'une histoire de frères ennemis issus d'un ancêtre commun, et vous avez tous les ingrédients pour laisser se déposer sur des relations devenues impossibles, la lie d'une haine monstrueuse.

« Esaü prit Jacob en haine » à cause d'une bénédiction usurpée... (Gn 27,41) Quant à Ismaël, il se souviendra toujours que sa mère fut une répudiée.

Hélas ! Un déluge de bombes n'ouvrira ni les oreilles ni les yeux des frères ennemis. Seul, le sang de l'Innocent pourra « faire tomber le mur de la haine » affirme St Paul, l'ancien persécuteur.

Le terreau de la fraternité

Thierry Moulonguet

Dans son message de fin d'année le Secours Catholique donne le cap: " la Fraternité n'est pas une promesse en l'air, c'est une révolution et ensemble on peut la faire" . Dans son livre " Fraternité " (paru chez Odile Jacob), Michel de Rosen , qui a parcouru les arcanes de la haute administration et de la grande industrie, jalonne le chemin qui peut nous mettre sur cette trajectoire.

C'est la Constitution du 4 Novembre 1848 qui officialise pour la première fois ce terme : "La République a pour principe la Liberté, l'Égalité, la Fraternité «. Commentaire de Lamartine : " Je sais combien il est difficile de définir ce mot magique que nous avons emprunté à l'Évangile de la religion pour le jeter dans l'Évangile de la politique, afin qu'il y germe avec vertu et avec une efficacité nouvelle dans nos institutions nouvelles «. La fraternité est naturellement au cœur du message chrétien et s'est ancrée ainsi au sein de notre République laïque et humaniste. C'est tout le talent de Michel de Rosen de nous faire parcourir dans son livre, comme la harpe éolienne évoquée par Ernest Renan, tous les angles d'approche de ce concept dont chacun peut se faire son idée. Il nous emmène au fond du sens de cette notion qui peut éclairer nos vies, non pas pour nous perdre dans une profusion de signes mais pour nous amener à sa conclusion : " le fondement de la fraternité réside dans l'action ".

Mais parcourons ses entêtes de chapitre pour mesurer l'ampleur du défi auquel fait face la Fraternité : 1-La Fraternité se meurt. 2- La Fraternité déchirée. 3- La Fraternité assiégée. 4- La Fraternité ou la mort . Il faut bien dire que le narcissisme de l'époque, l'effet délétère des réseaux sociaux, le développement des communautarismes de repli, le transfert aux générations futures par l'endettement de notre incapacité à traiter les grands enjeux d'aujourd'hui, tout concourt à la mettre en péril et par là même, l'Humanité . Et pourtant que d'exemples dans l'Histoire de moments de fraternité qui en ont changé le cours : la réconciliation Franco-Allemande , Nelson Mandela à sa sortie de prison, le discours de Martin Luther King devant le Capitole , l'épopée de la Résistance française et tant d'autres situations que l'on pourrait citer . On peut aussi aller chercher dans certaines grandes œuvres toutes les ressources nécessaires pour s'en inspirer. Michel de Rosen cite Albert Camus à plusieurs reprises et sa pensée s'impose dans ce domaine : pensons notamment au personnage du Docteur Rieux dans " La Peste" . Tout y est dit. Ce n'est pas un hasard si Anne Prouteau , présidente de la société des études camusiennes , parle dans le dernier numéro des trésors de la littérature consacré à l'œuvre d'Albert Camus , de " Camus, une voix fraternelle ".

Dans cette ligne de l'action, Michel de Rosen met en lumière cette multitude d'initiatives venant des personnes, des associations, des collectivités locales, des entreprises qui font vivre concrètement la Fraternité et qui en portent tous les espoirs. Il en donne une vingtaine d'exemples remarquables De mon expérience, je voudrais citer l'action de " Médecins sans frontières ", une invention française qui s'est répandue dans le monde et qui porte très haut les valeurs de la fraternité auprès de toutes les victimes des catastrophes humaines et naturelles. Voilà le terreau de la Fraternité et Il survivra à tous les défis . "

L'odeur du billet de banque

Etienne Lassailly

J'ai toujours été ébloui et charmé par l'usine de Lacq. Par usine de Lacq, j'entends, bien sûr ce grand complexe gazier et chimique qui s'étend depuis plus de 70 ans sur plusieurs communes, au pied des collines béarnaises. Au sud de Mourenx, la petite route ondoie jusqu'à Navarrenx, antique et insoumise. Au nord de Lacq, le gave et ses méandres barre la route au voyageur. Le fleuve est toujours sauvage et lunatique malgré l'ingéniosité technique des hommes qui voulaient l'endiguer.

Pendant le premier hiver que je passai à Pau, je fus invité à m'acclimater à l'irrédentisme béarnais. La société qui m'avait embauché voulait me montrer sa puissance dans les terres où elle vit le jour. Les stages avaient lieu au château de Maslacq. Confort spartiate, il fallait prévoir un gros pull de laine par-dessus sa veste pour résister au froid.

Tout m'éblouissait. La puissante et formidable centrale thermique d'EDF d'Artix dévorait ses millions de mètres cubes de gaz par jour. L'énorme usine d'aluminium de Péchiney fabriquait le fabuleux métal malléable et argenté. Le soufre jaune bouton d'or jaillissait et retombait en cascades. Ensuite il était chargé dans des wagons corrodés et entamaient un beau et lent voyage jusqu'au port de Bayonne. Je rêvais au périple tranquille au milieu des pâturages. Le chargement dans le petit port soufrier ne manquait pas non plus d'une grâce surannée.

Et puis, il y avait le goût du danger. Le sulfure d'hydrogène, présent dans le gaz pouvait toujours s'échapper, comme lors de sa découverte en 1952. Les masques à gaz étaient toujours à portée de main. Cette ville, amoncellement de tubes, de ballons, de colonnes, de conduites et de manomètres, cette jungle d'acier d'où fusait la vapeur, cet enchevêtrement bruisant de mille résonances et d'échos métalliques, ne dormait jamais. Eclairée a giorno toutes les nuits depuis son origine, c'était, pour moi, le triomphe du progrès sur le chaos originel. Ses habitants, foreurs, producteurs, opérateurs, béarnais pour la plupart, s'activaient la nuit et retournaient à l'oustau au petit matin où les attendaient d'autres travaux. Les équipes de jour fraîches venaient remplacer ceux qui, la nuit, veillaient au grain, à la lueur des torchères.

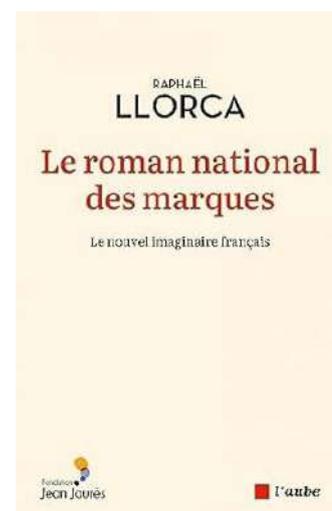
Lorsqu'avec mes enfants, roulant vers Bayonne, Lacq se signalait par son odeur, j'entendais invariablement des protestations contre ce parfum qui offensait ces jeunes narines inexpérimentées. Renonçant à leur faire un cours de chimie*, je disais « c'est l'odeur du billet de banque ! »

- Le gaz de Lacq est « parfumé » au méthane thiol, ou méthylmercaptan pour le rendre immédiatement sensible aux hommes. C'est un composé organosulfuré de formule chimique CH_3SH . Gaz incolore de la famille des thiols, son odeur rappelle celle du chou pourri.

LECTURES

Qui écrit aujourd'hui le roman national ?

Marc Bélit



Voilà un bien étrange ouvrage qui a pris place sur les rayons de Librairie. Il s'intitule : « le roman national des marques ». C'est un ouvrage de sociologie, mais la sociologie ne nous avait pas habitués depuis longtemps à cet angle de réflexion : partir de la consommation des Français pour dire ce qu'il en est de la France.

Longtemps dit l'auteur, cette tâche revenait aux politiques, mais le silence où l'embarras des politiques sur le sujet depuis au moins une vingtaine d'années à l'endroit de l'identité nationale qui empoisonna les années Sarkozy l'empêchant même de bâtir ou de faire exister une « Maison de l'Histoire de France » en dit long sur ce tabou.

C'est le Philosophe Wittgenstein qui disait que ce dont on ne peut parler, il faut le taire. Et c'est bien ce qui se passa. Cette défaillance narrative au cœur du malaise français a ouvert un espace à de nouveaux récits à de nouveaux conteurs qui racontent leur France souvent avec talent mais que la France en tant que telle n'intègre pas comme son récit fondateur ou même qu'elle rejette.

On l'a vu il n'y a pas si longtemps avec le grand débat sur l'Histoire mondiale de la France où une pléiade d'historiens racontèrent une France qui n'était plus au centre de rien. Difficile à admettre pour des Français qui ont besoin sinon de certitudes du moins de représentations rassurantes sur leur être-ensemble. On connaît ce débat, il oppose la droite à la gauche et plus encore l'extrême-droite à l'extrême gauche. C'est assez brûlant pour que nul ne veuille y mettre le doigt sans hésitation. C'est pourquoi la parole politique là-dessus se fait prudente ou manie l'euphémisme à outrance.

Communication partout et narration nulle part conclut notre auteur, la politique est devenue une langue de bois, c'est-à-dire une langue morte.

On en arrive à la conclusion suivante : Qu'est-ce que la France ? C'est ce dont il est impossible de parler.

Quant au « roman national » au sens où l'entendait Michelet par exemple et les historiens du XIX^e siècle comme Lavisse qui entreprirent de ressouder la Nation autour de son être intime donnant aux Instituteurs cette tâche première : faire la France Républicaine qui y

songe encore ? Tout cela est dévalué et le seul roman qui reste est celui qui présente la France assez largement dans la littérature et dans les fictions comme coupable, criminelle, collaborationniste à l'occasion et colonialiste de surcroît. Comment voulez-vous avec ça faire du roman national !

Cette « souffrance narrative », cette perte du récit à quoi se tenir est surtout ressentie par les classes populaires. Plus personne ne les fait vibrer en parlant de la France, sauf les sportifs quand ils gagnent. Or, le risque que comporte ce manque est de nous faire rentrer dans une ère post-politique qui n'est pas l'effacement du politique mais la prise en charge de sa tâche par d'autres secteurs, ceux du monde marchand par exemple.

La surprise vient du fait que ce chercheur, (Raphaël Llorca) qui est Co-directeur de l'observatoire « Marques, imaginaires de consommation et politiques » à la Fondation Jean-Jaurès propose une interprétation tout à fait originale selon laquelle si la parole politique ou historique n'est plus capable de prendre en charge le récit national, ce sont les marques qui le feront à leur place : citons au hasard Renault, la SNCF, McDonald's franchisé, Leclerc, parmi d'autres qui l'incarnent en proposant de vendre le génie ou le modèle français au travers des marchandises qu'ils produisent ou distribuent.

Les marques sont-elles alors en train de devenir des concurrents politiques, n'ont-elles pas déjà ouvert l'espace de la concurrence des imaginaires et des récits ? L'auteur se demande si le risque n'est pas que le citoyen s'habitue à ce que la politique soit moins puissante que les marques pour raconter le pays ses us et ses coutumes, les produits de ses terroirs, ses vins et ses fromages, son industrie du luxe ou des cosmétiques, ses champions industriels ou ses banques qui fleurent bon le terroir. Il y a un récit de la France par ses objets de consommation comme il y a eu et il y a toujours un récit américain, le « national narrative » : Jeans, cigarettes, cinéma (le Western qui raconta ce pays aux habitants d'ailleurs est assez exemplaire) l'art lui-même (Warhol est sa soupe Campbell ou l'effigie du Dollar); aujourd'hui c'est Netflix, Disney, Apple, les GAFAs, c'est le « Soft Power » qui raconte le roman national américain et qu'on nous vend.

Le modèle américain on le sait c'est l'intégration par la consommation ; toutes leurs grandes marques y concourent : « achetez américain vous le deviendrez » ! Ils sont plus pragmatiques que nous. L'auteur va plus loin, il s'interroge sur le remplacement du discours politique ou intellectuel par le discours marchand sur fond d'une lutte d'interprétation symbolique du pays et pointe le risque de la privatisation des imaginaires narratifs quant à la Nation française.

Voilà donc l'étrange chose que « ce plébiscite de tous les jours » qui faisait la Nation selon Renan soit devenu si difficile à formuler par les élites dans un récit (on n'ose plus dire roman) et qu'on n'ait plus que « les marques » pour le proposer aux Français sous une forme positive quant à leur capacité et fierté de vivre ensemble et de parler au monde de ce qu'ils sont.

Ah j'oubliais, il y a bien la culture, mais qui s'en préoccupe encore !

On va démonter la crèche

Marie-Luce Cazamayou

Le temps est déjà un peu passé, mais tant que les Rois Mages ne sont pas arrivés, il n'est pas encore clos, le temps de crèches...

Est-il un sujet plus démodé, plus ringard, et plus controversé ?

Démodé, c'est évident ! Il était un temps où dans toutes nos églises du Béarn, sévèrement gourmandés par nos curés, nous avions une séance de catéchisme consacré à la fabrication de la crèche, c'est-à-dire à aller courir librement dans le pouey (la colline) à la recherche de la mousse, des lichens et des petites branches pour le râtelier de l'étable, dans laquelle allait naître le bébé de Marie. Nos parents, alors que nous n'avions que 6 ou 8 ans, ne nous auraient jamais laissés partir librement dans le Pouey, petite forêt d'arbustes, très en pente, où on pouvait glisser, tomber, se salir, accompagnés seulement des grands du catéchisme, qui n'était plus des anges, et qui voulaient qu'on tombe, qu'on se perde, qu'on ait peur etc... Après-midi enchantée : on avait eu peur, on avait crié, on était sale, mais on était sains et saufs ! Et après-midi instructive : Quoi, Bethléem n'est pas dans un pays plein de sapins couverts de neige ? et non, c'est le curé qui nous apprenait le mot Palestine. Donc Marie était juive, attendait un bébé mais Joseph n'était que le « père nourricier »...Et il n'y avait plus de place à l'hôtel pour les héberger. Quelle histoire quand on y pense ! Aujourd'hui ce village est en Cisjordanie à 10 km de Jérusalem, il y a encore sans doute des palmiers comme ceux que mettait mon vieux curé derrière l'humble étable.

Ringard... bien sûr ! Qui est prêt à mener un combat pour une crèche... Personne ! sauf quelques républicains, attachés aux rites catholiques avant qu'ils ne disparaissent complètement.

Enfin controversée... Bien sûr ! Les signes religieux ne sont plus admis dans l'état laïque... Laïque façon intolérance, recherche de la petite bête qui serait non laïque ! L'Italie s'est séparée du Vatican, qui est papal et catholique. Elle n'a pas jugé nécessaire de détruire toutes les boutiques des rues de Naples où on vend en toutes saisons des santons... La grande crèche de Naples fut d'ailleurs exposée à l'initiative d'André Labarrère qui aimait l'Italie, sous une splendide tente sur la place royale. On s'amusait à débusquer les personnages qui avaient peuplé nos légendes d'enfants : les anges, les bergers qui laissaient leurs troupeaux, les lavandières déjà debout, ... et dans un coin très loin, qui arrivaient les Rois, selon la formule du cantique de « De bon matin j'ai rencontré... » Quel chant ! je le croyais dû à Beethoven, mais j'apprends qu'il fut composé par Lully, et rendu célèbre par Bizet... Nous le chantions à tue-tête ! Quels étaient donc ce « grands Rois », si riches, (j'ai longtemps cru qu'ils arrivaient en train, mais non, ils étaient si riches qu'ils menaient » grand train », c'est-à-dire de beaux chameaux décorés, des serviteurs en grande tenue, et les bras chargés de trésors). Monsieur le curé avait beaucoup de mal avec mes questions ... Je ne pouvais pas croire que dans ce désert hostile, il ne pouvait y avoir

autre chose que des marchands de chameaux qui vivaient sous la tente ! « Mais oui ! me dit-il, enfin ! il y a de grands savants et de grands rois partout ! Regarde un peu Côme et Damien, plus tard, ce sont de grands médecins venus rejoindre Rome au début de la chrétienté, et ils arrivaient d'Arabie ! » J'ai trouvé, il n'y a pas longtemps l'église de Rome dédiée à Côme et à Damien, elle est sur le Forum, construite sur le temple dédié à Romulus ! Cette pauvre crèche, est-elle un élément artistique ? de mon point de vue, campagnarde, béarnaise, voyageuse et amatrice peu avertie en art ... oui, bien sûr !

Elle raconte une histoire, une légende pour certains. Un récit qui devrait inspirer les croyants comme les athées : voici une petite jeune fille appelée Marie, elle a échappé à la lapidation (enceinte sans mari), sauvée par le rêve d'un homme toujours représenté assez vieux. Ils arrivent dans un lieu où il n'y a pas de place pour eux... ceci nous rappelle quelque chose ! et puis on ne « consomme pas l'art de la crèche » ; On la fait ! De Naples j'ai ramené un pêcheur qui porte sur son épaule un cageot de sardines, du Caire, du quartier copte, je suis revenue avec un gros marchand accroupi près de ses pastèques, la chéchia un peu penchée, du sud de l'Espagne une gitane en robe de flamenco m'a suivie avec son tambourin, de Provence un jeune marchand de lapins en habits du XVIIIème vient offrir de quoi manger à la Sainte Famille.

C'est un art populaire, émouvant... C'est un petit théâtre où chaque personnage a sa place, et on veille à ce que les Rois Mages ne soient pas encore trop près de cette étable alors que le divin enfant est né ! On dit que c'est Saint François d'Assise qui a inventé la première crèche au 12^{ème} siècle , au moment où on montait les murs de la vieille église romane du village... . Bizarre raccourci : il est le saint qui a voulu fraterniser avec les autres religions, il considérait les animaux comme des créatures divines... Et quelle émotion de savoir qu'à 8 siècles de distance, il inspira le poète François Cheng qui prit son prénom, tout en étant d'origine chinoise, et qui siège aujourd'hui à l'Académie Française. Inspirateur de paix et d'harmonie, il invite la campagne à entrer dans le royaume du divin avec humilité.

Mais j'ai un problème... va-t-il falloir détruire les croix des chemins, les toiles dans les musées, les maternités inspirées de Marie, les amours dont on ne sait plus si c'est Cupidon ou l'enfant Jésus ?

Une petite histoire pour finir, comme une blague, mais cela n'en est pas une : l'année dernière, en 2022, une délégation de notables iraniens a été reçue à Rome au Quirinal et dans d'autres lieux. A leur demande, ces dirigeants ont été « protégés » (c'est ce mot qui a été employé dans la presse italienne) de la nudité des sculptures !

DISTINCTIONS



Notre confrère Jacques Perot reçoit des mains du Grand Chancelier François Lecointre les insignes de commandeur de la Légion d'Honneur à la chancellerie le 19 décembre 2023.

Jacques Perot est le petit-fils d'Alfred Perot, polytechnicien, physicien, et l'arrière petit-fils de Gaspard Perot, polytechnicien, officier du génie, puis intendant général.

Après des études à l'école aujourd'hui lycée Saint-Louis-de-Gonzague à Paris, à The John Fisher School (en) à Purley (GB) et au lycée Henri-IV, il entre à l'École nationale des chartes en 1966 et en sort avec le diplôme d'archiviste paléographe en 1970¹. Il entame ensuite une carrière qui le mènera des archives aux musées.

Conservateur d'archives au ministère des Affaires étrangères (1976-1980), il est nommé secrétaire de la Commission des archives diplomatiques (1978-1980).

En 1980, sur la proposition d'Hubert Landais, il devient conservateur du musée national du château de Pau où il développe une politique active d'enrichissement des collections autour de l'histoire et de la légende d'Henri IV et se préoccupe de l'ouverture du musée national vers la ville et la région. Il est à l'origine de la création, avec le professeur Pierre

Tucoo-Chala, de l'association *Henri IV 1989* qu'il préside (1986-1993). En 1993, cette association s'est transformée en Société Henri IV dont Jean-Pierre Babelon prend la présidence. Il en est vice-président (1993). Président (2009) il en est nommé président d'honneur (2015).

Adjoint au directeur de l'École du Louvre, auprès de Dominique Ponnau (1988), il suit le développement de l'École du patrimoine (aujourd'hui Institut national du patrimoine (France)) créée au sein du même établissement public et s'occupe de la formation professionnelle des conservateurs du patrimoine.

En mai 1998, il est nommé directeur des musée national et domaine national du château de Compiègne ainsi que du musée national de la coopération franco-américaine au château de Blérancourt. Il est conservateur général (h) du patrimoine.

Depuis 2005, il est président de l'Association française pour la protection des archives privées (AFPAP) et, depuis 2009, membre du Conseil supérieur des archives au sein duquel il préside la commission des archives privées. Il est président du Comité d'orientation du château de Valençay et président du Comité scientifique du Musée d'art Gustave Fayet à Fontfroide.

En 2015, il est élu président de l'Institut vendéen Clemenceau - de Lattre à Mouilleron en Pareds.

Jacques Perot a été secrétaire général (1984) puis président (1986-1992) du comité national français du Conseil international des musées (ICOM)

Auprès du président Jean Favier, il a été l'un des vice-présidents de la Commission française pour l'UNESCO (2002-2010), avec René Rémond, Jean Leclant, Jacqueline Baudrier et Jean Audouze. Il est vice-président de la fondation ICOM présidée par Christine Boël.

Le 6 mai 2019, il est élu correspondant dans la section Histoire et Géographie de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de Niki Goulandris⁹.

(extraits d'une abondante biographie)

M.Jacques Perot est membre de l'Académie de Béarn qui lui adresse ses plus vives félicitations.

NÉCROLOGIE : Pierre Peyrous



PIERRE PEYROUS

Reçu en 2009 au fauteuil n° 26

-

Palois de naissance, Pierre Peyrous est ancien élève de l'école militaire de Saint-Cyr. Choissant l'infanterie, il a servi dans plusieurs régiments avant de rejoindre l'Ecole militaire de l'infanterie en charge notamment de l'instruction des commandos puis le centre de Langues et d'Etudes militaires étrangères. Licencié ès-lettres, titulaire d'un certificat de la psychologie de la vie sociale et d'un doctorat en études Ibériques, il est breveté de l'Ecole de guerre de Madrid. Le général Peyrous a servi à l'Etat-major de l'Armée de Terre, à celui Interallié de Berlin et fut attaché militaire à l'ambassade de France à Madrid. Il est l'auteur de deux dictionnaires de terminologie militaire français-espagnol et d'un livre sur la « Première souveraineté du Béarn ».